

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

XI

Quelques jours s'écoulerent sans nouvel événement, le calme le plus parfait régna dans la maison de la place de Necatitlan habitée par nos personnages.

L'armée, ou, pour mieux dire, la garnison de Mexico, était mécontente, elle se plaignait hautement. Le commerce souffrait, les affaires étaient paralysées, et la population de cette capitale accablée d'impôts fort lourds et surtout vexatoires, murmurait sourdement.

En somme, le général était aux abois, la crise se faisait de



... il songeait avec dépit qu'il n'avait pas fait assez de victimes ...

Au dehors, la question politique s'assombrissait de plus en plus, le général de Tordesillas voyait sans pouvoir l'empêcher, tous ses partisans s'éloigner de lui, les uns après les autres; les nouvelles du dehors étaient excessivement mauvaises, toutes les provinces s'obstinaient à ne pas reconnaître le nouveau gouvernement; elles continuaient à tenir pour le général B...; pour comble de malheur, les caisses étaient presque vides, et il était impossible de faire rentrer l'impôt.

Le pouvoir du général de Tordesillas se trouvait donc restreint à Mexico même, et là il était sourdement miné par les partisans chaque jour plus nombreux de l'ancien président.

plus en plus prochaine.

L'échec de la combinaison inventée par Peters Batt avait rendu furieux le général, il ne savait plus à qui se fier; il avait mis toute la police et le monde d'espions dont il disposait aux trousses des audacieux sauveurs des deux dames, mais cela avait été en vain, les recherches n'avaient abouti qu'à prouver au général son impuissance.

Une sombre mélancolie s'était emparée de lui; cet homme qui n'avait jamais tremblé, avait peur; cet ambitieux qui n'avait jamais reculé devant rien pour atteindre le but élevé qu'il convoitait, se sentait faible depuis qu'il possédait la suprême puissance,

co voluptueux qui n'avait jamais hésité et avait poussé jusqu'au crime l'assouvissement de ses odieux caprices, se sentait en proie à de tristes et lugubres pressentiments ; l'avenir lui apparaissait sous les plus terribles aspects, un rien le troublait, l'incoïdent le plus futile le faisait tressaillir ; quelques mots prononcés à voix basse l'inquiétaient ; partout il voyait des ennemis et des traîtres, conspirant contre lui ; il n'osait plus se fier à personne ; à peine se fait-il à lui-même ; il était constamment en proie à cette horrible agonie de la peur qui trouble et désorganise les caractères les mieux trempés.

Était-ce un remords ? ressentiment de ses crimes, horreur des cadavres amoncelés pour lui faire monter les marches rouges de sang qui l'avaient hissé jusqu'à la suprême puissance ?

Non, cet homme, ce monstre ne connaissait et ne pouvait pas connaître le remords ; il ne croyait à rien ; c'était Néron doublé d'Héliogabale : une bête fauve, lâche, cruelle et féroce, faisant le mal, pour le faire, sans joie comme sans regret, par instinct carnassier ; une hyène.

Le remords implique forcément un reste de bons sentiments, le regret et la honte des crimes commis ; une fibre restée sensible dans un repli ignoré du cœur, préservée de la gangrène générale, et vibrant à un certain moment pour rappeler au scélérat le plus endurci qu'il est homme ; comme tel, soumis à toutes les exigences de son organisation incomplète pour le bien comme pour le mal.

Pour don Lopo de Tordesillas, il n'en était pas ainsi : C'était un monstre en dehors de l'humanité à laquelle il ne se rattachait que par son enveloppe extérieure, il était beau comme le Satan de Milton, comme lui, frappé par la colère céleste, il ne se soutenait que par un immense orgueil et son mépris profond de tout et de tous ; il ne reconnaissait et n'admettait pas de semblables ; froid et égoïste calculateur, il ne considérait les hommes que comme des pions sur un échiquier ; il les sacrifiait sans hésiter dès qu'ils lui devenaient inutiles ; car il rapportait tout à lui.

Au moment où nous le surprenons dans son cabinet à demi couché sur un divan, le front pâle, les lèvres tordues par un sourire amer, le regard perdu dans l'espace, la tête soutenue par la main droite, il songeait avec dépit qu'il n'avait pas fait assez de victimes ; que si par faiblesse il n'avait pas épargné quelques uns de ses secrets ennemis, son pouvoir ne serait pas miné de toutes parts, et sa chute presque assurée ; il rêvait aux moyens de se défaire en masse de tous ses ennemis, et de s'assurer ainsi définitivement la victoire qui lui échappait.

Il était neuf heures du matin, un gai soleil, dont les rayons comme des flèches dorées traversaient les stores des fenêtres, illuminait joyeusement le cabinet splendide où se tenait le sombre rêveur ; d'un côté l'on entendait sur la place, les lazzi et les vives réparties des leperos et des « Mozuelas, » manolas ou cigarras, riant, chantant et criant à qui mieux mieux, et de l'autre le ramage mélodieux des oiseaux de toutes sortes, blottis sous la feuillée des quinconces touffus du Jardin botanique, ancien jardin des vice-rois espagnols.

Mais que lui importait tout cela, au général, il n'entendait rien. Son esprit était ailleurs, il se perdait de plus en plus dans des combinaisons abstruses et sanguinaires.

Une porte s'ouvrit, un homme parut.

Cet homme n'était autre que Oregano, homme de confiance du général et que celui-ci, par suite d'une de ces aberrations de l'esprit humain qui sont incompréhensibles, avait non seulement élevé à la dignité d'huissier, mais lui avait, on ne savait

pourquoi, accordé une grande privauté près de lui, persuadé de son dévouement sans bornes à sa personne.

En effet, sur un mot, sur un signe, sans jamais hésiter, Oregano lui obéissait comme un séide, sans se préoccuper le moins du monde des ordres qu'il recevait et exécutait à la lettre.

— Quo voulez-vous ? demanda le général, en relevant la tête ; j'avais dit que je voulais être seul.

— C'est vrai, Excellence.

— Alors, pourquoi avez-vous violé cette consigne ?

— Parce que, Excellence, deux caballeros « costenos » arrivant à l'instant même de l'État de Sonora, insistent pour vous informer de nouvelles de la plus haute importance, répondit Oregano en s'inclinant respectueusement.

— Ils arrivent de Sonora, dites-vous ?

— Oui, Excellence, aussi rapidement que cela leur a été possible.

— Comment se nomment ces caballeros ?

— Je l'ignore, Excellence ; ils disent qu'ils sont de vos amis, qu'en les voyant vous les reconnaîtrez, mais que leur intérêt exige qu'ils ne soient connus de personne autre que Votre Excellence.

— Humph ! ceci n'est pas clair ! murmura le général avec hésitation, cet incognito m'est suspect.

— Il me semble bien les avoir rencontrés à Urès et même les avoir vus au palais du gouvernement, mais il me serait impossible de me rappeler leurs noms, que j'ai dû cependant entendre prononcer souvent.

— Ah ! vous les avez vus à Urès ?

— Oui, Excellence.

— Quelle apparence ont-ils ?

— Ils appartiennent sans contredit à la plus haute classe, leurs vêtements sont très riches, leurs chevaux superbes, ils ont donné une demi-once à Pedrillo pour les tenir, pendant qu'ils resteront au palais, cela prouve qu'ils sont généreux.

— Vous n'avez rien remarqué de suspect en eux ?

— Bien au contraire, Excellence, ils sont jeunes, beaux de visage et leurs manières sont très avenantes.

— Faites-les donc entrer.

— Oui, Excellence.

— Ah ! vous ne les introduirez que dans cinq minutes, vous entendez, dans cinq minutes, pas avant ?

— Oui, Excellence.

— Et faites bien attention à ceci : pendant que ces étrangers seront avec moi, vous veillerez au dehors, assez près pour être ici en une seconde, si je vous appelais.

— Oui, Excellence.

— Bien, n'oubliez pas, maintenant, allez.

— Oui, Excellence.

Dès que le général fut seul, il s'approcha de la table, prit dans un tiroir secret deux revolvers, et les plaça à droite et à gauche de son fauteuil en ayant soin de les dissimuler sous quelques-uns des papiers dont la table était encombrée.

— Il est bon en tout état de choses de prendre des précautions, murmura-t-il avec un sourire énigmatique.

Cela fait, il s'assit sur le fauteuil, alluma un regalia, prit une plume, la trempa dans l'encre et feignit de s'absorber dans un sérieux travail.

La porte s'ouvrit et Oregano annonça de sa plus belle voix

— Les caballeros forasteros, — étrangers. —

Puis cette annonce faite il sortit et reforma la porte derrière lui.

Le général laissa les visiteurs faire quelques pas dans le cabinet, puis il jeta sa plume et releva la tête.

— Caballeros, dit-il, soyez les bienvenus et...

Mais il s'arrêta tout à coup et s'écria avec la plus grande surprise.

— Comment, c'est vous !... Vous osez !... oh ! c'est trop d'audace ! je comprends maintenant pourquoi vous n'avez pas voulu donner votre nom à l'huissier.

— Avons-nous menti ? répondit un des visiteurs, en saluant avec un sourire de bonne humeur, ne nous avez-vous pas reconnus, comme nous l'avions annoncé à cet homme ?

— En effet !... oui, je sais, depuis longtemps, qu'elle est votre impudence.

— Oh ! général, de quels termes vous servez-vous donc ? dit le premier de deux inconnus.

— Vous, un homme comme il faut, ainsi que disent les Français, ajouta le second avec une pointe de raillerie, comment pouvez-vous employer de telles épithètes blessantes.

— Venez-vous donc pour m'assassiner ? dit-il avec violence.

— Pas tout à fait, reprit froidement le second ; jusqu'à présent, si je ne me trompe, le contraire seul serait le vrai, demandez à mon frère don Estevan ?

Le général pâlit.

— Des injures ? dit-il en serrant les lèvres.

— Non pas, général, une réponse, voilà tout.

— Vous poussez singulièrement loin l'audace, caballeros, en osant ainsi vous introduire dans ce palais dont je suis le maître.

— Vous croyez, général ? répondit froidement don Estevan.

— Ignorez-vous donc qui je suis et de quel pouvoir je dispose ? fit-il avec rudesse.

— Nous n'ignorons rien de ce qu'il nous importe de savoir, nous savons même qu'en nous prenant pour des assassins vulgaires, vous avez poussé les précautions contre nous, même avant de nous avoir vus, jusqu'à ce point de placer près de vous, sur cette table, deux revolvers dont les canons paraissent sous les papiers qui les couvrent.

— C'était un présentiment, dit le général avec ironie.

— Présentiment menteur alors, car vous seul seriez tué, général, si nous en venions à une lutte déclarée, dit don Estevan en haussant les épaules, laissons donc là ces armes inutiles et venons, si vous le trouvez bon, au but de notre visite.

— Ce but je le connais, vous venez me braver, me menacer sans doute ?

— Ni l'un ni l'autre, général, reprit don Estevan.

— Rien que pour la singularité du fait, je serais curieux de savoir ce que vous, misérables bandits, vous prétendez imposer dans son palais même au président de la République mexicaine, fit-il en ricanant.

— Pardon, dit don Jose, je remarque, général, que depuis que nous causons avec vous, vous n'avez pas eu la courtoisie de nous offrir des sièges.

Et poussant un fauteuil à son frère, il pris place sur un autre.

Le général se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais il se contint ; il se sentait au pouvoir des deux hommes ; une esclandre aurait eu le double désavantage de dévoiler sa faiblesse, et peut-être, car il connaissait l'indomptable audace des deux frères, de le tuer raide ; sans ostentation, il prit les deux revolvers et les enferma dans le tiroir dont il les avaient retirés.

— Allons, vous êtes beau joueur, c'est plaisir de faire votre partie, général, dit don Estevan avec un sourire narquois.

— Finissons-en, senores, de quoi s'agit-il ?

— De vous sauver tout simplement, dit nettement don Jose, ennemi en principe de toutes circonlocutions.

— Me sauver, fit le général avec une feinte surprise ; me supposez-vous donc en danger de mort, senores ?

— Nous ne supposons rien, général, reprit don Jose, nous sommes instruits, probablement mieux que vous ne l'êtes vous-même, de votre situation critique.

— Ah ! vous savez ?

— Tout ; oui, général.

— Et vous venez de Sonora ?

— De Sonora ou d'ailleurs, général, ceci ne fait rien à l'affaire, le principal est que nous soyons instruits, et nous le sommes.

— Trouvez-vous donc ma situation si mauvaise ?

— Elle est exécrationnelle.

— Au moins, c'est de la franchise, dit-il avec un éclat de rire qui sonna faux.

— Non, c'est la vérité, général, dit don Estevan ; à quoi bon dissimuler avec nous ?

— Au fait, caballeros, cette escarmouche de mots ne saurait se prolonger plus longtemps, elles est indigne de vous et de moi, venez-vous en amis, ou en ennemis.

— Cette question, vous auriez dû nous l'adresser tout d'abord, général, dit don Jose, elle aurait du premier coup, établi nos situations réciproques ; cependant j'y répondrai : de vous seul dépend, général, que nous soyons l'un ou l'autre ; quant à présent nous sommes neutres.

— C'est donc une alliance que vous me proposez ?

— Non pas, général, cette alliance, vous l'avez sollicitée lors de notre entrevue au Palo Verde et nous l'avons refusée.

— Ainsi, s'écria-t-il en bondissant de colère, vous êtes ?...

— Les chefs suprêmes des Coupeurs de routes, ou des Cortacaminos, comme il vous plaira de nous nommer, général ; ne le saviez-vous pas, dit don Estevan avec un sourire.

— Eh quoi ! vous osez !

— Vous savez bien que nous osons tout, dit don Jose d'une voix railleuse.

— Ah ! je vous tiens donc, enfin ! s'écria-t-il avec un rugissement de joie, je vais !...

— Vous vous trompez, général, c'est nous qui vous tenons, dit froidement don Estevan ; dites un mot, faites un geste, et vous reconnaîtrez que plus que vous, nous sommes les maîtres dans votre palais même.

— Nous ne sommes pas assez niais pour nous mettre à votre merci, ajouta don Jose avec ironie, avec un homme comme vous, général, il ne faut jamais rien laisser au hasard.

— Mais au nom du diable que me voulez-vous donc ?

— Ne vous fâchez pas, général, la colère est mauvaise conseillère, le souvenir de notre ancienne amitié nous a seul inspiré la démarche que nous faisons aujourd'hui près de vous.

— Notre ancienne amitié ! fit-il avec amertume.

— Oui, général, reprit don Estevan, cette amitié si dévouée dont nous vous avons donné tant de preuves et que vous avez rompue sans motifs, en essayant de me faire assassiner d'abord par deux bandits sur la route d'Urès au Presidio del Norte, et dont quelques jours plus tard, le hasard, en jetant sur ma route votre espion Peters Batt, et me livrant vos papiers secrets, m'a fait comprendre les raisons, raisons que je ne veux pas vous rappeler ici, général, après tant de temps, et que d'ailleurs vous vous rappelez aussi bien que moi.

— Ainsi cet homme m'a trahi ! s'écria le général avec une rage froide.

— Il ne vous a pas trahi, général, c'est nous qui avons cherché et découvert ces preuves.

— D'ailleurs, dit don Jose, en vous trahissant, il n'aurait fait que vous imiter, général, ne nous trahissiez-vous pas, vous ? Votre plan, du reste, était admirablement combiné, général ; il a failli réussir ; heureusement, grâce à notre providentielle rencontre avec Peters Batt, nous avons pu prendre à temps les mesures nécessaires pour empêcher la surprise de notre ville.

— Oui, dit don Estevan d'une voix railleuse, ce plan était très habilement conçu ; maîtres de notre forteresse, de ce nid d'aigle inexpugnable, vous vous assuriez, en cas d'échec de vos ambitieux projets, un refuge assuré contre lequel seraient venus se briser tous les efforts de vos ennemis, et vous auriez pu rétablir vos forces et recommencer la lutte avec de grandes chances de succès dans les États de la frontière livrés presque à votre merci.

— Mais consolez-vous, général, ajouta don Jose sur le même ton ; la vieille cité des Chichimeques dont nous avons fait notre dernier rempart, l'eussiez-vous prise par surprise et trahison, vous n'eussiez pas conservé vingt-quatre heures, elle renferme des souterrains et des avenues inconnues à tous autres que les Peaux-Rouges et dont le secret est bien gardé ; il existe aussi dans l'Arizona, cette contrée mystérieuse, où les premiers Incas firent un long séjour, quatre ou cinq villes anciennes, dont les ruines à peu près disparues au-dessus du sol, sont encore intactes sous terre, les Apaches et les Comanches en sont les maîtres, et aucun blanc Européen n'y mettra les pieds que par la volonté suprême du maître puissant qui régit les choses de ce monde.

— Nous sommes-nous conduits en ennemis quand vous êtes venu nous trouver au Palo Verde ? et pourtant nous n'ignorions rien de l'odieuse machination que vous aviez ourdie contre nous pour nous perdre, nous, vos amis.

— Nous nous sommes bornés à vous déclarer que nous resterions neutres, tant que vous ne vous attaqueriez pas à un des nôtres.

— Eh bien ! s'écria-t-il vivement se raccrochant comme un homme qui se noie, à cette dernière branche qui lui était si bénévolement tendue, pensait-il, eh bien ! n'ai-je pas tenu cette promesse que je vous avais faite ?

— Le lendemain de notre rencontre, vous avez essayé de faire assassiner don Luis Perez pour lui enlever sa femme et sa sœur, je laisserai de côté ce qui s'est passé depuis, général ; il importe d'en finir au plus vite, nous consentons à tout oublier, nous ferons mieux, nous vous sauverons.

— Vous me sauverez, fit-il avec ironie.

— Vous ne nous donnerez pas le change, général ; nous savons où vous en êtes réduit ; comment votre gouvernement, à peine installé, mais n'ayant encore aucunes racines, car vous avez pris à tâche de mécontenter tous ceux qui vous entourent et vos partisans les plus dévoués eux-mêmes ; comment tout craque et se désagrège dans vos mains, sans qu'il soit possible de l'empêcher, ce qui fait que votre chute n'est plus pour nous, qui sommes bien instruits, non pas une question de mois, de semaines, ou même de jours, mais peut-être et fatalement une question d'heures seulement ; voilà pourquoi, je vous le répète, nous venons à vous pour vous sauver général, cela dépend de vous seul.

— Vous êtes fous, votre haine vous abuse, s'écria-t-il avec emportement, les dangers imaginaires dont vous essayez vainement de m'effrayer, n'existent pas, ils n'ont jamais existé.

— " Quos vult perdere Jupiter dementat," dit don Jose en ricanant ; à votre aise, général ; nous avons voulu vous donner une dernière preuve de sympathie, malgré tout le mal que vous nous avez fait et essayé de nous faire ; vous repoussez nos offres, nous n'avons plus qu'à nous retirer en vous donnant un dernier conseil.

— Lequel, señor ? je serais curieux de le connaître, fit le général en raillant.

— Le voici, vous en ferez ce qu'il vous plaira : mettez-vous en sûreté ; quittez Mexico au plus vite, demain, ce soir peut-être, il serait trop tard.

— Allons ! c'est une gageure, fit-il avec un sourire contraint, eh bien, soit, puisque nous y sommes, je suivrai jusqu'au bout ; voyons, dites-moi franchement ce que vous attendez de moi ?

— Nous n'attendons rien de vous, général, dit don Estevan, ne changeons pas les positions, s'il vous plaît ? c'est vous qui en ce moment avez tout à attendre de nous ; nous vous proposons un traité.

— Un traité ?

— Un marché, si vous le préférez, le nom importe peu.

— Quel marché ? reprit-il en fixant un regard ardent sur ses deux interlocuteurs toujours impassibles.

— Nous vous le dirons si vous êtes disposé à traiter avec nous.

Le général feignit d'hésiter, au fond il était très intrigué, et surtout il désirait vivement lire enfin dans le jeu de ses adversaires.

— Vous-même l'avez dit, il n'y a qu'un instant, señor, reprit-il, nous sommes d'anciens amis, aussi malgré nos démêlés, ou plutôt les malentendus qui ont amenés une certaine froideur dans nos relations, pour ma part je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable.

— Ah ! vous appelez cela des malentendus, fit don Jose avec une certaine amertume, mais ce ne sont que des mots, se reprit-il, parlez-vous franchement ?

— Très franchement, sur l'honneur ; parlez donc, caballeros, je vous écoute, tout disposé à faire avec vous ce traité ou ce marché.

— Soit, écoutez donc ; vous poursuivez de votre haine un de nos amis, ainsi que sa femme et sa sœur.

— Vous parlez de don Luis Perez, fit-il en fronçant les sourcils.

— De lui-même, reprit don Estevan sans autrement s'étonner.

— Ne savez-vous pas que cet homme est mon ennemi séculaire, que depuis cent ans sa famille et la mienne soutiennent une lutte mortelle l'une contre l'autre ; votre famille ne se trouve-t-elle pas mêlée à cette querelle ? L'homme dont vous me parlez n'est-il pas votre ennemi autant que le mien ?

Les deux jeunes gens firent un mouvement d'énergique dénégation.

— Non ! dit don Estevan, don Luis Perez, ou plutôt pour lui restituer son nom véritable, don Pedro de Luna y Sandoval, n'est plus notre ennemi, cette haine était injuste, nous savons la vérité aujourd'hui et nous détestons tout ce qu'une déplorable erreur, une odieuse calomnie, dont nous voulons enfin faire justice, nous a poussés nous et les nôtres à entreprendre contre cette famille, qui nous est alliée de si près ; aujourd'hui les Luna et Sandoval sont et resteront nos amis les plus chers.

— Où voulez-vous en venir ? prétendez-vous donc me faire renoncer à ma haine comme vous avez renoncé à la vôtre ?

— Non ! telle n'est pas notre intention ; nous connaissons les Tordecillas de trop longue date pour espérer les amener à comprendre que, cause unique de tout le mal qui a été fait, seuls propagateurs de la calomnie ignoble sous laquelle depuis un siècle les membres de la famille de Luna se débattaient vainement, vous viendrez à résipiscence.

— Qu'espérez-vous donc, alors ?

— Nous espérons tout simplement, général, quo, comprenant la situation critique dans laquelle, quoi que vous en disiez, vous vous trouvez, vous n'augmenterez pas de gaieté de cœur le nombre déjà si grand de vos ennemis.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci, général : don Luis ou don Pedro, comme il vous plaira de le nommer, est en ce moment pour vous un ennemi beaucoup plus formidable que vous ne le supposez, il dispose de nombreux amis dévoués, ces amis vous entourent et vous cernent de toutes parts sans que vous vous en doutiez.

— Quelle fable ! fit-il en haussant les épaules.

— Non, malheureusement pour vous, c'est une vérité ; grâce à notre intervention don Luis, dont l'âme généreuse répugnait à frapper un ennemi à terre, a consenti à ce que nous vous venions trouver et nous nous entendions avec vous.

— Où donc est-il caché, cet homme si puissant ? dit-il avec une amère ironie.

— Il est à Mexico même, au milieu de ses amis, mais il ne se cache pas.

— Comment se fait-il qu'étant si près de moi, je n'aie pas encore reçu de ses nouvelles ? Sa haine doit être aussi grande que la mienne.

— Don Luis ne hait pas, il méprise et il dédaigne ; quant à vous donner de ses nouvelles, vous en avez reçu et de très dures pour vous : souvenez-vous des deux leperos qui ont traité avec votre espion Peters Batt, du moine franciscain qui a fait évader les deux dames que vous convoitiez si honteusement, et les a emmenées en pleine rue sous les yeux de vos agents.

— Ce serait lui ? s'écria le général avec un geste de fureur.

— Vous voyez bien qu'il vous a donné de ses nouvelles, fit don Jose en ricanant.

— Oh ! quoi qu'il arrive, je veux !...

— Croyez-moi, interrompit doucement don Estevan, au lieu d'attaquer songez bien plutôt à vous défendre.

— Mil rayos ! cet homme !...

— Cet homme n'est pas votre ennemi, mais il ne veut pas être plus longtemps exposé à vos coups, sans être en mesure de vous les rendre ; il n'attaque pas, il se défend, voilà tout.

— Mais quel talisman possède-t-il donc pour oser ainsi, moi si haut, lui si bas, traiter avec moi d'égal à égal ?

— Votre orgueil vous égare, général, répondit don Estevan avec un sourire de pitié, le plus bas de vous deux, ce n'est pas lui.

— Et puisque vous voulez savoir quel est le talisman puissant dont il dispose, je vous le dirai, moi.

— Ce talisman, quel est-il donc enfin ?

— Sachez donc, général, que les Cortacaminos, ces bandits dont vous avez sollicité l'alliance, sans réussir à les convaincre, ont trois chefs suprêmes, vous connaissez les deux premiers, n'est-ce pas ? Eh bien, le troisième c'est...

— Don Luis Perez ! s'écria-t-il avec rage.

— C'est vous qui l'avez nommé, général, dit don Jose en s'inclinant avec ironie, toute dissimulation est inutile aujourd'hui,

cette révélation qui, y a quelques jours, aurait peut-être été imprudente, est maintenant sans danger.

— C'est ce que nous verrons ! grommela-t-il entre ses dents.

— Nous devons vous avertir, dans votre propre intérêt, général, que si don Luis est venu à Mexico, il n'y est pas venu seul : vous ne l'atteindrez pas aussi facilement que vous le supposez ; peut-être serait-il préférable pour vous de ne pas même tenter cette aventure.

— Mais enfin que me veut-il ? s'écria-t-il avec une colère à peine contenue. Mais enfin que prétend-il, cet homme ?

— Il ne prétend rien.

— Il veut quelque chose pourtant ?

— Je vous l'ai dit, traiter avec vous.

— Enfin ! parlez, mieux vaut tout savoir.

— Depuis longtemps vous sauriez tout, si vous aviez consenti à m'écouter, reprit sèchement don Estevan.

— Parlez, j'aurai de la patience.

— Pas autant certainement que nous en avons, nous, général.

— Cette fois c'est vous qui refusez de parler.

— Soit, écoutez donc, ce ne sera pas long.

— J'écoute.

— Don Luis, au nom de qui nous parlons, vous offre non seulement de rester neutre dans les événements qui se préparent, mais encore, il s'engage à assurer votre fuite, et à la protéger de la façon la plus efficace jusqu'à la Vera-Cruz.

— Ah ! fit-il avec ironie, c'est très bien de sa part.

— Tel est notre avis, général, répondit don Estevan.

— Quant à moi, certes, je n'aurais pas, tant s'en faut, cette générosité, dit don Jose.

— Soit, mais il met sans doute certaines conditions à cette générosité ?

— Deux conditions.

— C'est peu, voyons-les ; dit-il sèchement.

— La première, vous renoncerez non pas à votre haine, don Luis vous connaît et il sait que cet effort vous serait impossible.

— Que veut-il alors ?

— Que vous consentiez à ne plus essayer de vous venger contre lui de torts qu'il n'a jamais eus, et d'abandonner ainsi tout projet de vengeance contre lui et les siens.

— Passons maintenant à la seconde condition ? fit-il d'une voix sourde.

— Cette deuxième condition, découle tout naturellement de la première ; vous vous embarquerez immédiatement à la Vera-Cruz pour l'Europe, en vous engageant par serment écrit, en présence de témoins, de ne plus revenir au Mexique, et à ne plus entretenir des relations directes ou indirectes de quelque sorte qu'elles soient avec ce pays.

— Est-ce tout ? fit-il les lèvres serrées.

— Encore quelques mots, général.

— Soit, j'écoute.

— Si vous souscrivez à ces conditions, général, vous consentirez la cession de vos biens, soit à moi, soit à mon frère, soit à don Luis lui-même, et contre cette cession de vos biens signée et dûment enregistrée, vous recevrez immédiatement en paiement des traites légalisées par les ambassadeurs de France et d'Angleterre, pour la somme de deux millions sept cent quatre-vingt-deux mille piastres fortes espagnoles, somme égale et peut-être même un peu supérieure à la valeur totale des biens que vous possédez

actuellement au Mexique, et qui, vous ne l'ignorez pas, aussitôt après votre déchéance, seront, aux termes de la loi, mis sous séquestre, j'ajoute que les traites qui vous seront remis seront à vue sur les principaux banquiers de France et d'Angleterre.

— Est-ce tout ?

— Oui, général, nous attendons votre réponse.

— Vous avez donc fait évaluer mes biens, dit-il avec amertume, que vous en connaissez si exactement la valeur.

— Oh ! il ne nous a pas été difficile de connaître le chiffre exact de la vôtre, général, grâce à Dieu, comme toutes les vieilles fortunes du Mexique, elle est bien connue, répondit froidement don Estevan, nous l'avons taxée tout exprès au-dessus de sa valeur.

— Au-dessus de sa valeur ? se récria-t-il.

— Dame, si vous vous donnez la peine de réfléchir vous reconnaîtrez que nous l'avons évaluée à cinquante-sept mille piastres au-dessus de sa valeur réelle, mais nous avons agi ainsi en connaissance de cause, croyez-le bien, général, nous n'avons pas voulu vous faire supporter les charges, toujours fort lourdes, d'une nouvelle installation dans un pays nouveau, dont on ignore les usages.

— C'est fort généreux de votre part, dit-il avec dédain.

— Ce n'est pas générosité, général, c'est justice.

— Soit, vous n'avez rien à ajouter ?

— Non, général, rien ; nous attendons votre réponse.

— Elle sera brève et surtout préemptoire.

— Tant mieux, général, nous vous écoutons.

— La voici : je refuse.

— Très bien.

— Maintenant, un dernier mot ; avertissez don Luis de se tenir sur ses gardes, que cette dernière insulte a mis le comble à mon ressentiment, et que l'un de nous avant peu succombera sous les coups de l'autre, car j'ai hâte d'en finir.

— Ce sera vous qui succomberez, général, dit nettement don Estevan.

— C'est ce que nous verrons ; en attendant, votre commission est accomplie, retirez-vous, mais hâtez-vous de le faire, car peut-être pourrais-je vouloir m'assurer de vous.

— Essayez, général, dit don Jose d'un accent glacé.

— Partez ! s'écria-t-il en haussant les épaules ; sans le souvenir de notre ancienne amitié, depuis une heure déjà je vous aurais fait arrêter.

— Adieu, général, dit don Estevan.

— Non, au revoir ; dit-il avec ironie.

— Ne le souhaitez pas, répondit don Jose avec une hauteur dédaigneuse.

Ils saluèrent, et firent quelques pas pour se retirer.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Oregano parut sur le seuil.

— Reconduisez ces caballeros, dit le général.

— Oui, Excellence, et s'adressant aux deux jeunes gens. Pardon, Seigneuries, dit Oregano, quel est celui de vous qui se nomme don Estevan, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce à dire, et que signifie cette question ? s'écria le général d'un air superbe.

— Je supplie Votre Excellence de m'excuser, Seigneurie, répondit l'Indien de son air le plus humble ; mais un homme inconnu est entré il y a un instant dans le salon d'attente ; cet inconnu, comme je lui demandais qui il était et ce qu'il voulait, m'a répondu que cela ne me regardait pas ; j'ai voulu appeler

pour le faire expulser aussitôt, alors il m'a serré le bras et me posant un revolver sur la poitrine. « Tais-toi ou je te brûle, » m'a-t-il dit. Dame ! nous étions seuls, j'ai eu peur et je me suis tu.

— Poltron ! s'écria le général avec colère, que signifie cette histoire que tu inventes pour cacher ta couardise.

— Excellence, fit-il humblement, un revolver est un terrible argument pour un pauvre diable seul et sans armes.

— Au fait, drôle ! reprit le général, je saurai bientôt ce que cache cette ridicule histoire.

— Je vais la raconter telle qu'elle s'est passée, Excellence.

— Finiras-tu ? s'écria-t-il en frappant du pied avec violence.

— M'y voici, pardonnez-moi, Excellence ; voyant que je me taisais, mais que je tremblais de tous mes membres, l'inconnu m'a rassuré en me disant qu'il ne me voulait pas de mal, que deux caballeros étaient en ce moment en conférence avec vous, qu'il m'ordonnait d'entrer dans votre cabinet et de remettre ceci à celui des deux caballeros qui se nomme don Estevan ; là-dessus il m'a mis ce paquet dans la main, m'a donné une once d'or que voici, y a ajouté une bourrade qui m'a envoyé à dix pas et a disparu si vite que je ne sais véritablement par où il est passé ; c'est bien certainement le diable, Excellence.

— Brute ! fit le général en haussant les épaules.

— Je suis don Estevan, mon ami, dit le jeune homme, remettez-moi ce paquet, je vous prie.

— Le voici, Seigneurie, dit l'indien, et grand bien vous fasse ; il doit sentir le souffre bien sûr.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGlant

DEUXIÈME PARTIE

IV

LE DRAME.

Cependant l'exaspération n'offrait pas encore de caractère alarmant. Tout se passait en pourparlers plus ou moins orageux entre M. d'Andoins qui faisait valoir ses ordres, et les officiers municipaux qui multipliaient leurs interrogatoires et demandaient le désarmement des soldats.

Étrangers à ces débats, à ces mouvements, Claude et Dominique attendaient toujours.

A mesure que les heures s'écoulaient, maître Ernel sentait son cœur battre si fort, qu'il craignait, par moments, de tomber mort avant le passage du roi. Malgré son trouble, il ne perdait pas un instant de vue son redoutable compagnon, et le calme de Claude l'étonnait.

Celui-ci semblait si bien décidé à rester l'instrument docile de l'œuvre réparatrice à laquelle ils étaient tous deux associés, que les alarmes de Dominique se dissipaient.

Il commençait à espérer que cette âme, si rude et si haineuse qu'elle fut, reculerait d'horreur à l'idée de trahir les personnes royales.

Eslo, à sept heures du soir, une grosse voiture, suivie d'une voiture plus petite, et escortée de deux courriers vêtus de livrée bleue et jaune, déboucha dans la rue qui conduisait à la poste. Cette voiture était d'une forme bizarre, d'une élégance compromettante, qui devait attirer l'attention.

La dimension des valises qui surmontaient l'impériale, le velours blanc qui garnissait l'intérieur, les tresses et torsades de soie répandues à profusions, les conditions de solidité et de « confort » réunies au dedans et au dehors avec le soin le plus minutieux, tout, jusqu'à la présence de ces deux courriers en livrée, l'un vieux l'autre jeune, mais tous deux de fort bonne air et de grande mine, annonçait des voyageurs de haute distinction, et ne pouvait qu'aggraver les soupçons d'une population en éveil. Déjà M. d'Andoins, pour calmer l'irritation croissante, avait été forcé de consigner ses dragons.

Aussi, lorsque le principal voyageur, qui occupait une place du fond dans la grande voiture, pencha sa tête à la portière, comme pour chercher du regard ces troupes qui lui avaient été annoncées et qui lui manquaient déjà depuis Châlons, son regard ne rencontra que celui de trois hommes, placés, à diverses distances, près de l'hôtel de la poste. Les deux premiers étaient Claude et Dominique; le troisième était le fumeur inconnu qui avait échangé la veille avec Claude un si rapide dialogue.

C'était le maître de poste de Sainte-Menehould; nous avons vu qu'il s'appelait Drouet.

Au moment où la voiture s'arrêta pour relayer, et où le voyageur assis dans le fond promena de tous côtés cet inquiet regard, Drouet fit un léger signe pour le montrer à Claude, en accompagnant ce signe d'une interrogation muette; Claude répondit par un geste imperceptible, mais affirmatif, et, à son tour, il cligna de l'œil pour montrer à Drouet le jeune homme à cheval; Drouet répondit de même; ils s'étaient compris.

Pendant que les voitures relayaient, Dominique et Claude montèrent sur les sièges de derrière; le changement de chevaux se fit rapidement, et bientôt, malgré les méfiances de la population, malgré les rumeurs hostiles qui circulaient çà et là dans les rues voisines, les voitures repartirent, laissant derrière elles ce bruit, cette agitation qui, plusieurs fois déjà, avaient serré le cœur des voyageurs, mais qui leur parurent dès lors ne plus rien pouvoir contre leur salut.

— Sauvés ! nous sommes sauvés ! s'écrièrent-ils ensemble lorsque l'attelage roula sur la grande route, n'ayant plus à droite et à gauche que les arbres, les moissons, les collines et l'horizon brumeux que le soir commençait à assombrir.

..... Si mon cœur tressaille encore à ces souvenirs, poursuivait le notaire après quelques instants de silence, jugez, monsieur le vicomte, quelles devaient être les émotions de M. de Varni, et surtout de son fils Elzéar, pendant ce voyage où chaque minute pouvait sauver ou perdre les augustes fugitifs, où toutes ces âmes se confondaient dans une même pensée, où tous ces regards se parlaient le même langage, où, à chaque mécompte, à chaque nouvelle angoisse, une même pâleur passait du front des maîtres sur celui des serviteurs.

Les symptômes d'agitation qui s'étaient révélés sur leur passage à Pont-de-Somme-Vesle et à Sainte-Menehould, l'absence des troupes aux endroits qui avaient été désignés, leur avaient paru des présages sinistres.

Mais lorsqu'ils eurent dépassés Sainte-Menehould, lorsque la petite troupe se fut grossie de Dominique et de Claude montés

derrière les voitures, que la nuit fut tout à fait venue, et que les voyageurs, respirant l'air balsamique du soir, promenant leurs regards sur ces campagnes silencieuses et paisibles, songèrent que le jour ne se lèverait plus avant le terme de leur dangereux voyage, ils respirèrent comme soulagés d'un fardeau terrible; quelques douces paroles, quelques expressions de reconnaissance, de dévouement et d'espoir, s'échangèrent à demi voix entre les voitures et les deux cavaliers qui trottaient près des portières.

De temps à autre, Elzéar caressait de la main le cou de « Fatime, » sa jument arabe, admirable bête qui courait au grand trot depuis Châlons sans qu'une goutte de sueur mouillât son poil lisse et poli, sans que sa bouche ardente fût tachée d'un flocon d'écume. Le cœur du noble jeune homme palpait d'un sentiment étrange, pur comme son dévouement, immense comme son courage.

Il eût voulu concentrer, absorber en lui tous les périls suspendus sur chacune de ces têtes sacrées, être frappé au moment où la reine mettrait le pied sur la terre de salut, et expirer avec délices, payé d'un sourire.

À onze heures du soir, les voitures royales arrivèrent à Varennes.

Les historiens, les témoins oculaires, plusieurs même des acteurs de ce sombre drame, ont rendu familiers à toutes les mémoires les détails topographiques qui se rattachent à cette partie de notre récit.

On sait que Varennes se divise en ville haute et ville basse, séparées par une petite rivière, et que le pont qui joignait entre elles les deux villes était surmonté d'une tour féodale, posée sur une voûte massive, obscure, sous laquelle les voitures étaient obligées de passer.

On sait aussi que, Varennes n'étant pas un relais de poste, les fugitifs devaient y trouver des chevaux de M. de Choiseul, chevaux disposés d'avance dans un lieu désigné, de façon à ne pas causer un moment de retard.

Malheureusement, le roi croyait que ce relais improvisé se trouvait dans la ville haute, avant le dangereux passage du pont et de la voûte; et on avait au contraire, placé ces chevaux dans la ville basse, pensant qu'il valait mieux que l'attelage, lancé depuis Clermont, parcourut sans s'arrêter la descente, et que la halte nécessaire pour relayer n'eût lieu qu'à l'autre extrémité de la ville, au moment de se trouver en rase campagne et de n'avoir plus à craindre ni curiosité ni agitation populaire.

Ce premier malentendu fut pour les voyageurs un sujet d'angoisses et de pressentiments terribles. Tous mirent dieu à terre cherchant ces chevaux, s'informant à droite et à gauche, et pendant de porte en porte ces minutes précieuses, leurs dernières minutes de liberté.

À la fin, las de leurs vaines recherches, ils s'adressèrent aux postillons qui les conduisaient depuis Clermont, et, à force d'argent et de promesses, ils obtinrent qu'ils passeraient outre.

Les postillons remontèrent en selle, traversèrent au grand trot la rue en pente qui conduit au pont. Tout était silencieux dans cette partie de la ville; onze heures sonnaient à l'horloge de la tour; pas une lumière ne brillait aux fenêtres; pas une figure vivante dans la rue; pas un bruit dans le lointain; partout ce calme nocturne des petites villes sur lesquelles la nuit semble peser comme un lindeul de plomb.

Calme trompeur ! l'ennemi veillait, le danger était à quelques pas.

En effet, pendant que les voitures royales relayaient à

Sainte-Menchould, Drouet, le maître de poste, à qui la pantomime de Claude ne laissait plus le moindre doute, était précipitamment rentré dans son écurie; il avait sellé, équipé et enfourché son meilleur cheval, puis, profitant de l'avantage que lui donnait l'exacte connaissance du pays, il s'était lancé à fond de train sur le chemin qui va directement de Sainte-Menchould à Varannes, sans passer par Clermont, gognant ainsi près de quatre lieus sur les voitures qu'il voulait atteindre.

Aussi, au moment où ces voitures arrivaient à l'entrée de la ville haute, Drouet était à Varannes depuis trois quart d'heure.

Il avait eu le temps de réveiller quelques « patriotes », de ses amis; je leur laisse ce titre que corrigera tôt ou tard l'historien, à moins qu'on n'accorde le nom de patriotes aux révolutionnaires, parce qu'ils aiment leur patrie comme les chasseurs aiment le gibier.

Aidé de ses amis, Drouet avait placé sous la voûte de la tour une charrette renversée et de grosses poutres, de façons à barrer le passage; tapi avec eux derrière cette charrette, il attendait.

Les voitures s'engagèrent sous la voûte, en se heurtant aux obstacles accumulés par Drouet et ses compagnons; les chevaux effaouchés se cabrèrent.

— Arrêtez! s'écria en même temps une voix menaçante.

Elzéar de Varni fit instinctivement deux pas en avant, dirigeant son pistolet du côté d'où partaient les voix; mais, dans le désordre de cette halte, son cheval était si rapproché de la portière, que le roi, en étendant le bras, fit baisser le pistolet.

— Restez impassible, ou vous nous perdez, murmura-t-il à son oreille.

Au même instant les hommes apostés se montrèrent; ils entourèrent les voitures et ordonnèrent aux voyageurs de descendre.

— De quel droit cet ordre? demanda le roi d'un ton ferme. Pourquoi cette violence? pourquoi interdire le passage à des voyageurs paisibles?

— Parce que ces voyageurs paisibles sont des voyageurs suspects, reprit ironiquement Drouet; en conséquence, je vous enjoins de nous suivre chez le procureur de la commune!

Pendant qu'il parlait, un de ses hommes accourut avec une torche et en promena la clarté délatrice sur tous ces pâles visages qui se penchaient aux portières.

Elzéar, le regard fixé sur la reine, la vit tressaillir d'effroi et de colère.

— Un mot, madame, dit-il rapidement à voix basse, dites un seul mot, je tue le chef de ces misérables; les autres auront peur et nous leur passerons sur le ventre.

Mais quelques-unes de ces paroles arrivèrent jusqu'au roi:

— Non! dit-il, pas une goutte de sang!... je vous le défends.

Elzéar baissa la tête.

— Descendez! descendez tous! répétait Drouet; il le faut; la sûreté du pays l'exige... si nous nous trompons, si vos passeports sont en règle, tout s'expliquera chez le procureur-syndic.

Drouet était trop habile pour prononcer ces paroles d'un ton de haine ou de violence propre à désespérer les fugitifs et à leur inspirer peut-être quelque résolution extrême.

Ses manières étaient adroitement calculées pour faire passer ces cours pleins d'angoisses par des alternatives d'espoir et d'espouvante. Il semblait poussé par un excès de zèle et de précaution patriotiques plutôt que guidé par une certitude.

Le roi et la reine s'y trompèrent quelques instants encore, et crurent qu'en obéissant aux injonctions de ce nouveau persécu-

tours, ils pourraient tromper ses soupçons, nier leur identité et sortir enfin de cette ville fatale.

Ils se décidèrent à descendre de voiture, ordonnèrent aux dames de service de les suivre, et firent signe au vicomte de Varni et à Elzéar de mettre pied à terre.

Dominique et Claude sautèrent à bas de leurs sièges.

Cependant, quelques uns des compagnons de Drouet s'étaient détachés du groupe et faisaient sonner le tocsin. Les fenêtres s'ouvraient; la population, si calme tout à l'heure, se réveillait de toutes parts.

Les questions, les commentaires, les cris d'alarme, de pitié ou de haine, se croisaient d'un bout de la rue à l'autre.

Quelques gardes nationaux s'étaient réunis à Drouet et surveillaient la marche des voyageurs; il les précédait de quelques pas et dirigeait cet étrange cortège vers la maison de Sausse, procureur-syndic de la commune.

Dans l'intervalle, on avait allumé plusieurs flambeaux, et leur luour rougeâtre, tromblotant sur les murs des maisons où ello faisait courir comme des ombres les noires silhouettes des divers acteurs de cette scène, ressemblait à une flamme de l'enfer prêtée par Satan aux hommes qu'il inspirait.

Cinq minutes après, on arrivait chez Sausse, le procureur-syndic.

Cet homme, épiciier de son état, venait de se réveiller en sursaut; il reçut, au rez-de-chaussée, dans sa boutique, cette bande de misérables qui lui amenaient la fille des Césars, et l'arrière-petit-fils de Louis XIV.

En un moment, cette boutique fut envahie par la foule; Sausse, qui n'était pas méchant, paraissait craintif, irrésolu. Il se tenait adossé à la balustrade d'un escalier de bois qui conduisait au premier étage.

(A CONTINUER)

Tout a sa saison.

Quand mars fait l'avril, avril fait le mars.

Bon vin, mauvaise tête.

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois:
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE.,

Boite 1836, B. de P., Montréal.

N^o 17 rue Ste Thérèse